

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENT :

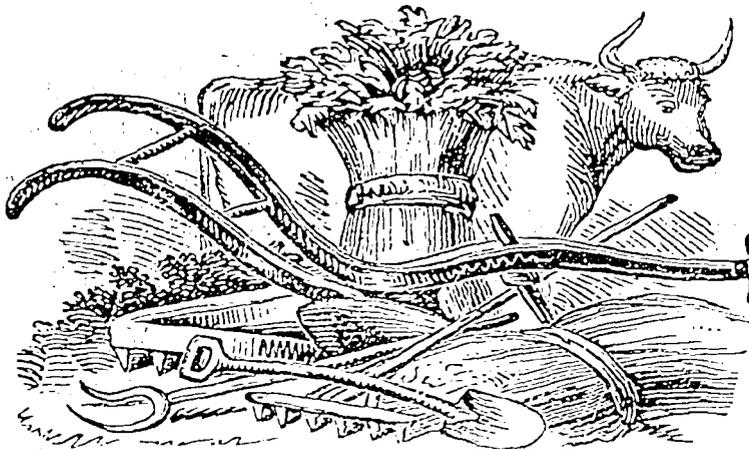
\$1.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

S'il y a guerre et la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



ANNONCES :

1e insertion, 10 cts. la ligne
2e " etc. 3 cts. "

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Enparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité

Firmin H. Proulx, Editeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

A nos abonnés retardataires

Nous informons nos abonnés retardataires, qu'ayant à nous occuper personnellement du travail typographique dans notre atelier, nous n'avons pas actuellement le loisir d'adresser des comptes à chacun, et nous n'avons pas non plus les moyens d'employer un collecteur pour en percevoir le paiement. Que chacun de nos abonnés se pose la question suivante :



Ai-je payé mon abonnement
A LA

GAZETTE DES CAMPAGNES ?

Le reçu que chaque abonné doit avoir en main en rendra témoignage.

La tempête de neige que nous avons eue pendant quelques jours ayant empêché les chars du Grand Tronc à faire leurs voyages réguliers, prive également nos lecteurs de lire les écrits du rédacteur ordinaire de la *Revue de la Semaine*. Nous n'avons reçu par la malle le manuscrit de la *Revue* de cette semaine, qu'à l'heure même où nous devions mettre sous presse.

CAUSERIE AGRICOLE

Des bêtes à laine

RACE SOUTHDOWN.

(Suite)

La race de Southdown est de toutes les races à laine moyenne, la plus perfectionnée et la plus répandue non-seulement dans la Grande-Bretagne, mais encore dans les pays étrangers. La race de New-Leicester a été employée dans de nombreux croisements avec les animaux à laine moyenne de l'Angleterre;

mais les améliorateurs du Southdown ont tenu constamment à éloigner toute influence de sang étranger. Le Southdown actuel s'est donc formé par lui-même au moyen de la plus heureuse des sélections.

Voici, comment M. Eug. Gayot rapporte la formation de cette race :

"Vers 1780, un habile éleveur, M. Ellman, commença à s'attacher à l'amélioration de cette race, concurremment avec celle des terres arables, dans lesquelles il introduisit la culture alterne connue en Angleterre sous le nom de *turnip husbandry* (agriculture du navet). Cette innovation, en lui permettant de mieux nourrir son bétail, lui fut d'un grand secours dans son travail de perfectionnement de la race. Ses premiers essais, qui portèrent sur le croisement des brebis Southdowns avec des béliers Dishley (New-Leicester) d'abord, mérinos ensuite, furent tout-à-fait infructueux ; il se décida alors à améliorer la race par elle-même, au moyen d'une sélection judicieuse et d'un régime régulier. Une vingtaine d'années plus tard, il écrivait : "Nos moutons ont beaucoup gagné sous le double rapport des formes et de la constitution. Leur ossature est devenue beaucoup plus fine, et tout en conservant leur rusticité, ils ont acquis une plus grande disposition à prendre la graisse, et pèsent beaucoup plus quand ils sont gras. Autrefois on ne pouvait les livrer au boucher qu'à quatre ans ; maintenant on serait étonné de trouver sur le marché des moutons Southdowns de plus de deux ans, et on en tue beaucoup qui n'ont pas encore atteint cet âge." D'un autre côté, en 1794, Arthur Young écrivait dans les *Annales d'Agriculture* : "Le troupeau de M. Ellman est sans contredit le premier du pays, et rien ne peut lui être comparé, soit au point de vue de la finesse de la laine, soit sous le rapport des formes des animaux. Après avoir visité son troupeau, j'en ai examiné des plus estimés et des mieux soignés, et j'y ai presque toujours vu, soit des moutons à laine fine, accusant une mauvaise conformation, soit des moutons bien faits, mais couverts d'une toison grossière et sans valeur. Cet incomparable éleveur a su, lui seul, réunir dans son magnifique troupeau de Glyde la finesse de la laine et la perfection

Hopital-Général de Québec

M. Proulx

des formes. Et j'affirme avec d'autant plus de netteté, que je sais que, dans ce comté même, la jalousie s'est efforcée de rabaisser son troupeau et d'en nier la valeur, et cela simplement parce qu'il a su, par ses soins minutieux, le rendre supérieur à tous ceux de ses voisins. Il n'a pas de rival sérieux aujourd'hui."

Comme on le voit, le créateur de la race actuelle des Southdowns a fait usage des deux grands moyens d'amélioration que nous avons les plus préconisés dans nos causeries et dans tous nos écrits, la sélection et le bon régime. Ces moyens sont infaillibles, et les faits viennent à tous moments appuyer nos avancés. Ce que d'autres éleveurs sont parvenus à obtenir, pourquoi en serions-nous privés si nous adoptons la ligne de conduite qu'ils ont suivie ?

Nous n'entendons pas, bien entendu, engager les améliorateurs canadiens à suivre en tous points la marche de Ellmann. Au contraire, cet éleveur se trouvait dans des circonstances toutes particulières, et il a su tirer de ces circonstances le parti le plus avantageux. Il avait reconnu, par exemple, que la culture du navet, sous le climat de sa localité, donnait des produits abondants et que cette racine procurait à ses moutons une nourriture des plus convenables et des plus estimées; aussitôt il en a cultivé pour ses besoins et il a amélioré l'alimentation de ses animaux, tant sous le rapport de la qualité que sous celui de la quantité. Les résultats de l'amélioration culturale ont été immédiatement sensibles sur le perfectionnement de son troupeau. La taille s'est élevée un peu, le développement est devenu plus rapide, la précocité plus grande et la sélection aidant la transformation de la race est bientôt devenue un fait accompli.

Les éleveurs canadiens doivent de même tirer parti des circonstances où ils se trouvent, c'est-à-dire que leur conduite doit être analogue à celle d'Ellmann, mais non pas identique. Ils ne doivent pas copier, mais imiter en faisant la part des circonstances. Les copiers nous ont déjà trop mal servi, pour que nous n'ayons jamais l'idée de les recommander. Ainsi, la culture du navet est assurée et facile en Angleterre; ici, elle demande plus de soins et réussit moins. Certains autres racines ont un rendement plus certain, et leur culture n'offre pas de difficultés; les betteraves sont dans ce cas. Alors rien n'empêche de remplacer le navet par la betterave, les moutons se trouveront même mieux nourris avec cette dernière, car, à égalité de poids, elle contient presque le double de substances nutritives. Un repas de betteraves par jour, avec une quantité de foin suffisante, constitue l'alimentation la plus convenable.

Sous les soins intelligents de M. Ellman, les Southdowns obtinrent bientôt un haut degré de perfection; et dès 1800, les béliers étaient loués pour la monte \$150, \$200 et même plus. A la même époque, Ellman vendit quatre béliers à raison de \$735 chacun. L'habile améliorateur continua ses précieux travaux d'amélioration jusqu'en 1829 époque où il réalisa la valeur de son troupeau par une vente à l'enchère publique. Il possédait alors 1400 bêtes de tout âge et de tout sexe qui lui rapportèrent \$33,360, soit près de \$24 par tête.

Mais en s'attachant à améliorer le Southdown sous le rapport des formes, de la précocité, de la facilité d'engraissement et des qualités de la laine, Ellman ne lui avait pas fait prendre une taille beaucoup plus élevée que celle des animaux non améliorés. Il voulait, tout en lui donnant des qualités nouvelles, lui faire conserver sa rusticité et sa sobriété naturelles et il réussit pleinement. Dans ce but, il chargeait ses pâturages d'autant d'animaux qu'ils en pouvaient nourrir.

Jonas Webb, l'heureux continuateur de l'œuvre d'Ellman et son plus habile successeur, poussa plus loin encore l'amélioration du Southdown et voulut augmenter sa taille. Pour cela,

il se rendit, en 1822, dans le comté de Sussex, y acheta à des prix élevés les plus beaux reproducteurs des deux sexes qu'il put trouver et les introduisit dans sa ferme du comté de Cambridge dont le sol plus fertile et les pâturages plus riches pouvaient leur donner une nourriture plus abondante que les dunes du Sussex. Il travailla pendant quarante ans à accroître les qualités des Southdowns, et pendant ce laps de temps il n'épargna aucun soin pour les perfectionner de toutes les manières possibles.

Une intelligente sélection jointe à un régime abondant augmenta tout d'abord dans une proportion remarquable la taille des sujets en même temps que toutes leurs autres qualités et aptitudes se perfectionnaient de plus en plus.

Ce sont surtout les travaux de Jonas Webb qui contribuèrent le plus puissamment à faire connaître la race de Southdown sur le continent européen et sur le continent américain. Les prix élevés que le célèbre éleveur obtenait de ses béliers montrent la faveur qu'ils avaient auprès des agriculteurs. Ainsi la moyenne du prix de location pour la saison des saillies était d'à peu près \$120 et il y eut des béliers qui se louèrent jusqu'à \$900.

En 1861, Jonas Webb mit son troupeau en vente, il se composait alors de 967 têtes y compris les agneaux et les vieilles brebis, la moyenne du prix de vente fut de \$60 par tête.

Aujourd'hui, on peut dire que le Southdown a atteint son maximum de perfection et il est bien difficile de trouver un animal plus parfait sous tous les rapports.

Sadler fait connaître de la manière suivante, les caractères de l'animal pur appartenant à la race de Southdown :

" Une petite tête, quoiqu'elle indique de la race, est toujours accompagnée du manque de taille; elle doit donc être de moyenne longueur; les lèvres doivent être fines, et, dans l'ensemble, la physionomie de l'animal doit ressembler à celle du daim. Il faut que la mâchoire inférieure soit mince et délicate, les oreilles écartées l'une de l'autre, bien couvertes de laine, et pas trop minces; que le front soit bien couvert de laine, surtout entre les oreilles, où elle est d'une grande utilité pour protéger l'animal contre les mouches; l'œil plein et brillant, mais non proéminent; l'arcade sourcillière ne doit pas faire saillie ce qui est un inconvénient au moment de l'agnelage. Le cou doit être de longueur proportionnée, mince, près de la tête, mais s'élargissant en arrivant aux épaules, où il doit être droit, et non relevé en *cou de brebis*. La poitrine doit être large et profonde, et former projection en avant des jambes antérieures; ce soin est considéré comme important par les engraisseurs, car une poitrine ainsi conformée ajoute beaucoup au poids de l'animal, et indique d'ailleurs une bonne constitution et des dispositions à prospérer. Il faut que les épaules soient de niveau avec le dos et qu'elles ne s'écartent pas trop par le sommet. On a remarqué que généralement les moutons qui ont les omoplates distantes l'une de l'autre sont ensellés. Des épaules à la queue, le dos doit former une plateforme régulière; les côtes doivent partir horizontalement de l'épine dorsale, en se dirigeant vers l'arrière, la dernière côte doit ressortir plus que les autres. Il faut que la fesse soit longue et large, la queue plantée haut, et à peu près de niveau avec l'échine, les hanches larges et l'espace qui existe entre elles et la dernière côte aussi étroit que possible, ce qui maintient le ventre et l'empêche de s'avachir; l'ensemble des côtes doit former un cylindre régulier. Enfin, les jambes doivent être de longueur proportionnée; la cuisse bien descendue à l'intérieur, et le jarret tourné un peu en dehors. Il faut que les jambes de devant soient droites de la poitrine à terre, et non cagneuses "

(A continuer.)

Nouvelles d'Europe

Comme nous le voyons par les rapports publiés dans le *Nouveau-Monde*, les nouvelles de la guerre ont un douloureux intérêt.

D'un côté nous apprenons que l'armée du général Chanzy a été défaité près de Mans. Cette ville est la plus considérable de la Bretagne. Elle possède une grande importance civile, commerciale et militaire. Un camp retranché formé à Coullie, dans le voisinage, a été l'un des berceaux de l'armée de la Loire. C'est là que se sont formés ces véritables soldats, les paysans de la Bretagne et de la Vendée.

Depuis la dernière défaite d'Orléans, le général Chanzy, avec l'aile droite de l'armée de la Loire qui avait été séparée de l'aile gauche commandée par Bourbaki, avait dû retraiter incessamment en face des masses supérieures de l'ennemi.

Le prince Frédéric Charles, à la tête de 150,000 soldats, le poursuivait activement et ne perdait aucune occasion de le harceler et de le surprendre.

Enfin, arrivé sous les murs de Mans, Chanzy a dû accepter la bataille. Elle a duré deux jours, mardi et mercredi.

Les rapports français ne disent que la moitié de la vérité en admettant qu'une partie de leurs positions ont été enlevées par les Allemands. Les télégrammes de Londres et de Versailles ne laissent aucun doute à cet égard.

Ce nouveau désastre de la France, va permettre à la Prusse de détacher une partie de l'armée du prince Frédéric Charles et de la disposer sur d'autres points plus exposés.

Eu même temps, il se confirme que Bourbaki a essuyé un échec à Vesoul. Les allemands opérèrent un mouvement de flanc pour l'envelopper, et ne rencontrèrent aucune résistance.

Pendant que les prussiens affaiblissent ainsi tout espoir de secours pour la ville de Paris, le bombardement ne se ralentit pas.

Il est platement confirmé que les bombes prussiennes en grand nombre ont été lancées dans l'enceinte de la ville.

Les faubourgs ont été réduits en cendres et l'incendie a été allumé jusqu'au jardin du Luxembourg, à l'avenue de l'impératrice à celle du roi de Rome et même sur la place de la Concorde.

Le feu est dirigé de Clamart, Meudon et Châtillon, qui dominent les forts de Paris. Cette position permet aux canonniers allemands de pointer leurs pièces de manière que les projectiles passent par-dessus les murs et tombent sur les maisons.

Ainsi les espérances de ces derniers jours se dissipent peu à peu pour ne laisser place qu'à la plus poignante anxiété.

Les avis de Prusse constatent que dans tout le pays on souffre beaucoup de la continuation de la guerre. Les affaires commerciales sont complètement arrêtées. On accueille sans aucune démonstration de joie les télégrammes du Roi Guillaume.

Les rapports de l'armée portent que dans la quinzaine qui vient de s'écouler, l'armée allemande en France a perdu 600,000 hommes, tant sous Paris que sur la Loire.

Dans ces pertes sont comprises celles provenant du fait des francs-tireurs et des malades.

Nous regrettons beaucoup d'apprendre par une lettre du mois dernier, que RR. PP. Couasson et Jacot, de la congrégation des oblats de Marie Immaculée, de la maison d'Autun, sont morts martyrs de leur dévouement, et victimes des fatigues et des intempéries qu'ils ont dû subir pour soigner et soulager les blessés.

Leur mort est précieuse devant le Seigneur et leur ouvre les portes de la félicité éternelle.

Une lettre de Paris apprend que le R. P. Martinet, de la

même congrégation, assistait à la bataille de Villiers, qui a été livrée le 2 décembre, et qu'il a assisté jour et nuit les blessés catholiques des deux nations ennemies.

C'est par de pareilles actes que les congrégations religieuses répondent aux attaques envenimées de leurs calomnieux.

Nous lisons dans le *Journal des Trois-Rivières* :

Voici comment le *Soir* de Paris apprécie le dévouement et le courage que les Frères de la Doctrine Chrétienne déploient à soulager les blessés. Que de fois cependant les libéraux et les socialistes n'ont-ils pas regardé ces généreux instituteurs de l'enfance, comme des membres inutiles de l'Etat. Aujourd'hui ils peuvent voir que dans leurs salles d'école, comme sur le champ de bataille, ils savent remplir leurs devoirs.

Voici ce que dit le *Soir* :

" Un des grands sujets de conversation parmi les *pioupions*, c'est la conduite des Frères. Ces *hommes noirs* qui, calmes, stoïques, marchent au milieu des balles, portant les blessés, remplissent nos soldats d'admiration. Il faut dire que ces deux cents Frères ont donné l'exemple du courage réel. Plus de dix fois nos généraux ont dû les forcer à attendre que la fusillade fut finie pour aller ramasser les blessés. "

On écrit de Rome, en date du 7 décembre :

Autour du Pape on s'inquiète sérieusement de l'état financier de la cour. Il a fallu pour le mois de novembre et de décembre suffire à la dépense habituelle du Sacré Collège, des nonciatures, de la prélature, des divers secrétariats d'Etat, des lettres aux Princes, des lettres latines, de l'aumônerie, des chapelles, des musées, de la garde suisse, des serviteurs, etc. Or cette dépense, relativement minime, s'élève à 24,000 écus par mois, soit 558,480 fr. pour les deux mois. Il a fallu, en outre, donner leur solde aux gendarmes du palais, des secours aux militaires revenus à Rome et maltraités par l'Italie, comme aussi envoyer des indemnités aux juges, aux prélats destitués, à de nombreux employés, payer enfin leur traitement aux ministres, aux délégués qui sont réfugiés au Vatican.

" Ainsi les ressources personnelles du Pape et les dons qu'il a reçus depuis le 20 septembre ont été épuisés. Sa Sainteté comptait sur cinq millions du Denier de St. Pierre qu'elle avait déposés au Trésor. Aux réclamations du cardinal Antonelli, M. Blanc, employé des finances italiennes, avait reconnu que le dépôt des cinq millions était sacré et promis de le restituer. Mais le gouvernement a refusé de tenir sa promesse.

" Le Pape, cependant, est toujours tranquille et contemplerait la misère (car c'est de cela qu'il s'agit) d'un regard satisfait, si elle ne devait atteindre que lui. Il a ordonné de vendre ses chevaux et ceux qui servaient aux cavaliers de son escorte. Il ne donne aux fidèles qui le visitent que des médailles de cuivre ou de brouze. Les Italiens se sont emparés de la *Zecca* (la Monnaie), où se trouvaient le dépôt des médailles ordinaires ainsi que 1,200 médailles de très-grand modèle qu'il avait fait frapper avec le lingot d'argent apporté en don au Pape par un Evêque de l'Amérique du Sud. Ce trait peint au vif la rapacité des Italiens et donne la mesure de leur effronterie. "

Nous lisons dans la correspondance particulière de Rome, datée du 9 décembre dernier, adressée au *Nouveau-Monde* :

" Comme je vous l'annonçais, dans une de mes précédentes chroniques, le Saint-Père a proclamé hier le glorieux Patriarche St. Joseph, protecteur et Patron de l'Eglise Universelle. Le 8 décembre a donc reçu hier une troisième et solennelle sanction de célébrité. C'est un grand jour dans les fastes de l'histoire. C'est vraiment le jour des gloires de Pie IX. "

" Le 8 décembre 1854 ce Pontife Immortel proclamait l'an-

gelique et suave dogme de l'Immaculée Conception. Le 8 décembre 1869 le même Pontif inaugurait ce Concile du Vatican qui, interrompu au milieu de ses travaux sanctificateurs, qui a cependant défini un dogme dont l'affirmation devenait d'une absolue nécessité dans ce siècle où les idées les plus étranges ont germé dans les têtes et ont presque détruit les saintes notions de l'autorité dans le monde. Enfin, le 8 décembre 1870 Pie IX, prisonnier, du milieu de sa prison; rend un honneur suprême au Gardien de la Ste. Famille, au Père nourricier de Jésus, à l'époux chaste de la Vierge sans souillure en le proclamant *Patron*, protecteur de l'Eglise Universelle et en élevant sa fête au rite de 1^{ère} classe.

" Cette heureuse détermination du Souverain Pontife, d'ailleurs sollicité par tous les catholiques de l'Univers, a produit, dans Rome, une immense sensation de joie, d'allégresse et d'espérance. Si le salut ne peut venir que d'en haut, les Romains ont raison de se réjouir et d'espérer.

" Le soir de ce jour doublement grand, les Romains ont illuminé leurs fenêtres. Ils ont voulu montrer au monde qu'ils sont—qu'ils veulent être *papalins*, qu'ils n'ont rien et ne veulent rien avoir de commun avec les *excommuniés* qui font peser sur la ville un joug hideux autant que tyrannique. Et ils ont atteint leur but. Cette illumination toute spontanée, effet de l'amour vrai, a été belle au suprême, par sa grandiose universalité.

" Vive à jamais Marie Immaculée! Vive à jamais Joseph gardien autorisé de la grande famille chrétienne! Oh! les prières qui s'élèvent de tous les points du monde vers ces deux astres lumineux de l'Eglise empêcheront bien la petite barque de Pierre d'être submergée dans les flots. Marie, l'étoile des mers guidera sûrement le *Vieux Nautonnier* à qui l'on tente vraiment de lier les mains. Joseph, le guide du désert saura bien lui aussi, faire sortir du désert, que la Révolution fait autour de lui, le Saint Pontife qui vient de le choisir pour protecteur spécial de l'Eglise. Prions! espérons! Le jour du triomphe n'est pas loin.

" Pie IX dépassera les années de Pierre. Pie IX sortira de sa prison. Pie IX verra le triomphe! C'est là la grande espérance des Romains, et c'est là l'espérance de tous les catholiques, et l'événement du jour ne fera qu'accroître et fortifier cette consolante espérance du triomphe prochain de l'Eglise.

" Le bruit courait avant hier que le St. Père donnerait la bénédiction dans l'Eglise de St. Pierre, le jour de l'Immaculée Conception. C'était un faux bruit. Pie IX n'a pas franchi les murs du Vatican depuis le 20 septembre et cela malgré les désirs de son cœur. Il ne les franchira pour se montrer à son peuple, que lorsque les usurpateurs cesseront de profaner par leur présence, la capitale du monde catholique. Mais si ce jour tarde trop à venir, soyez sûr que Notre Saint Pontife ne trahira pas ses devoirs. Il prendra de nouveau le chemin de l'exil, mais ne pactisera jamais avec ceux qui veulent détruire la religion sainte dont il est le chef visible.

" N. B.—Voilà ce qu'ont fait les catholiques Romains, mais le parti d'action a profité de ce jour pour se livrer aux attentats les plus sacrilèges, aux agressions les plus infâmes. Je vous en parlerai dans une prochaine lettre, car la malle se ferme. Adieu!"

Outre les nombreuses réunions qui se sont tenues en Irlande pour manifester publiquement la sympathie des catholiques à l'égard du Souverain Pontife, deux assemblées extraordinaires viennent d'avoir lieu, l'une à Dublin présidée par le Cardinal Archevêque de cette ville, et l'autre à Westminster présidée par l'Archevêque de cette place. Dans ces deux circonstances nouvelles le clergé et les laïques se sont montrés animés de mêmes sentiments de foi et du plus pur dévouement en faveur

de la cause du Pontife-Roi. A Westminster surtout la démonstration a pris un caractère vraiment imposant. La présence et les lettres d'adhésion d'un grand nombre de hauts personnages ont donné une grande force aux protestations énergiques formulées contre l'envahissement des Etats Pontificaux. Cette magnifique assemblée est plus qu'une protestation, c'est une promesse solennelle pour l'avenir.

Règles d'hygiène pour le cheval

L'hiver on ne doit pas se servir de couvertures pour promener les chevaux à l'extérieur; et si l'on s'en sert, on ne laissera pas ces mêmes couvertures sur le cheval en rentrant, parce qu'elles sont humides.

Les chevaux qui ne respirent qu'en rentrant à l'écurie, doivent être bouchonnés comme s'ils étaient en sueurs. Enfin un cheval qui a travaillé doit toujours être bouchonné, lorsqu'on le place devant un râtelier, pour que la circulation du sang ne s'arrête pas, c'est-à-dire reprenne progressivement son mouvement ordinaire.

Lorsqu'un cheval a fait une course rapide et fatigante, il ne faut pas lui donner à manger avant qu'il ait pris un instant de repos à l'écurie.

Un cheval ne doit pas travailler aux allures trop vives aussitôt après avoir mangé, pour que sa digestion ne soit pas troublée.

Les chevaux qui mangent lentement ne seront pas placés à côté des goulus.

Les chevaux malades ne doivent pas habiter avec ceux qui sont sains.

On montera au pas et l'on descendra de même les côtes rapides, sauf à faire rattraper le temps perdu à son cheval quand on sera en plaine.

Avant de jeter le foin dans le râtelier, il faut toujours le secouer, si l'on pense qu'il contient de la poussière; mais il faut éviter de trop le manipuler, pour que les feuilles du fourrage ne tombent pas; elles contiennent beaucoup de principes nutritifs.

Quant à l'avoine, il faut veiller à ce qu'elle ne soit donnée qu'étant très-propre. Mais on empêchera de la vanner et de secouer le fourrage dans l'intérieur de l'écurie, pour que la poussière qui se dégage à la suite de cette manipulation ne fasse pas tousser les chevaux.

Dans les grandes chaleurs, lorsque le cheval ne mange pas de bon appétit le fourrage qu'on lui donne, on doit l'asperger avec de l'eau, dans laquelle on aura fait dissoudre un peu de sel de cuisine. Si la chaleur est excessive, la température sèche, il est bon d'arroser le sol des écuries et d'empêcher que le soleil n'inquiète les chevaux. Dans cette saison la présence de certaines mouches tourmente beaucoup les chevaux attachés à l'écurie; il est bon alors, tout en maintenant une bonne ventilation, de mettre l'écurie dans une certaine obscurité, au moyen de paillasons que l'on place devant les fenêtres.

En un mot, il faut que l'homme de cheval se pénètre qu'il doit s'attacher à connaître les moyens de tenir son cheval en bonne santé. On peut dire que c'est le bon cavalier qui fait le bon cheval.

Il ne faut donc rien négliger pour apprendre tout ce qui peut faire arriver à ce but l'homme de cheval.

L'ajustage du harnachement a aussi une grande importance. La selle doit être placée à nu sur le cheval, afin de s'assurer si elle va bien et de s'assurer si elle est en rapport avec la partie osseuse du cheval; parce que, de cette manière, si l'animal maigrit, il ne se blessera pas. On doit agir de même pour les harnais de voiture.

L'homme de cheval doit être convaincu qu'un cheval sera toujours plus obéissant, lorsque sa selle ou son collier, son mors, sa gourmette, sa muserolle et sa sousgorge ne le gêneront en rien. Un mors de bride surtout, n'ayant du jeu, ne blessera ni n'offensera les barres, et la bouche sera rafraîchie.

Le cheval sera bien harnaché, lorsqu'il n'y aura ni frottement, ni flottement inutile.

Le cavalier doit placer sa selle de manière que étant assis, il se trouve naturellement sur le centre de gravité du cheval.

On ne doit jamais se mettre en route sans avoir fait le tour de son cheval, afin de s'assurer que tout est en ordre.

A chaque halte cette même inspection doit avoir lieu, afin de replacer les parties qui auraient été dérangées.

Dans cette visite, on ne doit pas oublier de soulever les pieds, pour s'assurer qu'il ne manque pas de clous. Cette précaution est surtout indispensable quand on a entendu un fer clocher.

L'homme doit être doux et calme envers le cheval, parce que, chez lui, les impressions sont profondes et ont une influence immense sur son caractère et sur sa santé.

En effet, si un homme brutal ou maladroit rend un bon cheval irritable et méchant, nous affirmons que les bons traitements rendent toujours docile celui qui, par caractère ou par maladie, se tourmente, s'exaspère dès qu'on lui demande de l'obéissance. Que l'homme de cheval se rappelle toujours que le naturel de cet animal est plutôt craintif que méchant, et il en obtiendra tous les services en rapport avec sa nature. Le militaire, celui qui a mené le cheval au combat, lui seul sait ce que vaut ce noble animal.—A. A. VIAL.

Comment guérir la toux chez le cheval

La toux n'est pas une maladie particulière, elle est plutôt un symptôme, un signe de maladie. Elle accompagne la pneumonie, la phthisie (consommation) et la gourme; les deux premières maladies sont assez rares, mais la dernière est très-commune. Mais la gourme n'est pas toujours accompagnée de toux, très-souvent elle ne se fait reconnaître que par la tristesse de l'animal, le manque d'appétit, l'engorgement des glandes de la ganache et par la difficulté de respirer et d'avaler, c'est la gourme bénigne, elle exige peu de soins; on laisse ordinairement agir la nature.

Mais la gourme maligne prend des caractères plus alarmants. Il y a alors toux sèche et respiration sifflante. De prompts saignées, des fumigations émollientes, un séton au poitrail sont les remèdes les plus généralement employés.

On nous cite de nombreux exemples de chevaux guéris de la toux au moyen d'un remède bien simple et qui n'en est peut-être que plus efficace, c'est l'urine.

On donne au cheval malade tous les jours pendant une semaine, un pot de blé copieusement humecté d'urine. Cette ration est donnée le matin quand l'animal est à jeun. On ne doit pas se laisser arrêter par le dégoût que manifeste le cheval lorsqu'on lui présente cette nourriture.

Les auteurs de médecine vétérinaire recommandent le miel et l'azote de potasse (sulphate).

Potite chronique

— Nous apprenons que le Révd. M. Moreau, ex-aumonier des zouaves pontificaux, qui avait dessein de former une colonie de zouaves dans la vallée de Mantawa, a écrit au Révd. M. Chartier lui demandant une place pour eux dans les townships de l'Est.

— L'avoine de Norvège conserve sa réputation de supériorité sur les autres sortes d'avoine. On sait que cette année, le ren-

dement de l'avoine en général n'est pas tout à fait satisfaisant. Cependant M. Olivier Duval nous informe que d'une semence de trois minots d'avoine de Norvège il a récolté soixante minots. C'est infiniment mieux que l'autre.—*Le Constitutionnel*.

— Un correspondant du *Chronicle* écrit de la Baie St. Paul : Il y a eu au moins 40 tremblements de terre depuis le grand choc du 20 nitmo.

Vendredi le 6, il y a eu un choc si violent que la maison où écrivait le correspondant a été presque entièrement démolie. L'Eglise est tellement endommagée qu'il faudra la reconstruire ce printemps.

— Le *Farmer*, de l'Ohio, dit que tous les instruments d'agriculture en fer ou en acier, que l'on couvre d'une couche de saindoux fondu dans lequel entre un quart de résine sont exempts de rouille. Ainsi, pour une demi-livre de saindoux mettez deux onces de résine.

RECETTES

Moyen pour obtenir des fruits précoces par la greffe

Pour obtenir promptement par la greffe du fruit sur un sujet de variété nouvelle, il faut greffer les rameaux de l'extrémité de l'arbre, les derniers poussés. Si on les prend à la base, fussent-ils plus vigoureux, on sera sûr d'attendre les fruits, une ou deux années de plus, car sur les égrains même, c'est presque toujours sur le bois des deux ou trois dernières pousses que naissent les premiers fruits.

Moyen pour guérir la diarrhée des veaux

On assure que la *potentille auserine*, que l'on rencontre en assez grande quantité sur le bord des chemins, fait complètement disparaître la diarrhée des veaux. Pour obtenir ce résultat, il suffit de prendre deux poignées de feuilles fraîches, ou un peu plus de feuilles desséchées; on les met dans deux pintes d'eau, on fait bouillir la décoction jusqu'à réduction d'une chopine, on filtre sur un linge que l'on tord fortement, et on mélange ce liquide avec le lait destiné aux veaux. On recommence au besoin cette opération plusieurs fois de suite, et on obtient presque toujours la guérison de la maladie. Cette recette est fort simple, aussi ne saurions nous trop engager les cultivateurs à en faire usage.

La *potentille auserine* est d'ailleurs considérée comme une herbe fort astringente, et à ce titre elle doit posséder non-seulement pour les animaux, mais encore pour l'homme, des propriétés anti-diarrhétiques.

La paraffine appliquée pour rendre les cuirs imperméables

Pour appliquer la paraffine à l'imperméabilité, on la fait fondre avec la quantité nécessaire d'huile, puis on enduit avec ce mélange les bottes, souliers, harnais, clapets de pompes, etc.; on chauffe ensuite doucement les objets jusqu'à ce qu'ils soient complètement absorbés. Lorsque les cuirs sont ainsi imprégnés, non-seulement ils deviennent parfaitement imperméables, mais ils prennent plus de force et plus de durée. Les effets avantageux de ce procédé peuvent surtout être remarqués sur les bottes et les souliers, auxquels il donne beaucoup de fermeté, sans détruire leur élasticité; non-seulement il les rend extrêmement durables, mais il possède cet avantage sur le procédé ordinaire des apprêts qu'il ne nuit en rien au glaçage et au poil des articles; au contraire, il l'améliore.

La supériorité de la paraffine sur les matières employées dans quelques genres de produits imperméables consiste dans son bas prix, son mode facile d'application, sans produire d'altération matérielle dans la couleur des objets.

Ce procédé peut être fort utile aux habitants des campagnes, et nous ne saurions trop les engager à en faire usage pour leurs chaussures et pour les autres cuirs dont ils se servent journellement.—L. DE VAUGELAS.

Moyen de connaître si les œufs sont bons ou mauvais

Les œufs que l'on éprouve dans l'eau pour voir s'ils sont bons, restent sur le côté quand ils le sont. Si l'œuf flotte debout, vous pouvez être certain qu'il est mauvais.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

XLII

La rencontre près du chêne maudit.

(Suite.)

— Je vous ai dit que je suis prêt, répliqua Bernier. Ça doit être quelque chose de très-sérieux, sans quoi vous ne payerez pas si cher.

— Très-sérieux, en effet. Un obstacle qu'il faut enlever, vous comprenez.

Le bandit ne montra aucun signe de surprise, ni d'émotion. Il fit simplement un geste affirmatif, et dit :

— J'ai fait disparaître tant d'hommes dans ma vie, qu'un de plus ou de moins, ce n'est pas une question. Qui est-il ?

— Il ! dit Delagrave tranquillement, et en pesant sur le mot. Elle, voulez-vous dire.

Le bandit recula d'un pas ; ses sourcils se contractèrent, et il se mit à siffler.

— Une femme !!!

— J'ai tenu compte de cela dans la fixation du prix, fit observer Delagrave froidement. D'ailleurs, ajouta-t-il avec un ricanelement, vos risques sont moindres.

— Peste soit des risques ! dit le bandit. Je préférerais avoir affaire à une demi-douzaine de gaillards qu'à un japon ; mais cent mille francs, dites-vous, cent mille francs, hein, monsieur ?

— Dès que l'obstacle sera enlevé.

Jacques Bernier murmura toutes sortes de juréments à propos de ses yeux et de ses jambes, et puis tendit la main à Delagrave.

— C'est convenu, dit-il.

Delagrave, sans y prendre garde, indiqua le tertre sur lequel il s'était assis.

— Menez-vous là, dit-il, maintenant que nous sommes d'accord sur ce but, nous discuterons les moyens.

Jacques Bernier fit comme on lui demandait, et posa son gourdin sur ses genoux.

Delagrave resta debout, les bras croisés sur sa poitrine, et la dos appuyé contre le chêne.

Deux misérables séparés par tout ce qui, dans ce monde, établit les différences sociales ; l'un d'une éducation raffinée, d'une puissante intelligence ; l'autre ignorant comme une brute, dont il avait, d'ailleurs, les instincts. Les deux extrêmes, en un mot, de l'échelle sociale.

Et cependant, ces deux hommes étaient unis par un lien plus étroit et plus fort que la chaîne qui attache deux forçats l'un à l'autre, par le lien invisible mais terrible du crime.

Mais n'y avait-il pas d'autre témoin de cette entrevue, entre ces deux hommes, que le vent qui secouait les feuilles mortes sur la tête de Delagrave et agitait l'herbe à ses pieds ?

Où, il y en avait un !

Lorsque l'entrevue fut finie, et lorsque Delagrave s'appêta à remonter à cheval, un individu glissa parmi les fougères, silencieux comme une ombre, et tenant, même en se retirant, les yeux fixés sur chacun des mouvements des deux conspirateurs.

Ses regards avaient l'éclat de ceux du serpent ; ses mouvements rapides et gracieux ressemblaient à ceux de la bête fauve qui guette sa proie.

Ce corps était celui du docteur Narjal, ces yeux étaient ceux de Kalu le serpent.

XLIII

Le serment du fils de Daho.

Kalu se dirigea vers l'endroit où il avait laissé son cheval, sauta en selle, et s'éloigna rapidement dans la direction de la tour de Mortagne, où nous prendrons la liberté de le précéder de quelques minutes.

Dans cette chambre décorée avec un luxe tout oriental, dont nous avons parlé dans un de nos précédents chapitres, était Jaguarita, debout, près de la fontaine de marbre, qui occupait le centre de l'appartement.

Son costume était entièrement asiatique. Un châle était enroulé autour de sa taille mince et souple, et une draperie blanche et or descendait jusqu'à ses pieds. Ses bras étaient ornés de bracelets d'un travail merveilleux ; et ses cheveux étaient relevés avec des ornements également en or.

A ses pieds, le museau posé sur ses pattes, et les yeux fixés sur ceux de sa maîtresse, est Saleck, la panthère.

On voyait, au mouvement de sa queue et au frémissement de ses oreilles, que l'animal était mal à l'aise, ainsi qu'un grognement lent et plaintif qu'il faisait entendre, chaque fois que sa maîtresse approchait de ses lèvres un objet qu'elle tenait à la main.

C'était tout simplement un petit flacon de cristal, que, avec la chaîne à laquelle il était suspendu, Jaguarita avait tiré de son cou. Soudain la panthère s'allongea, comme si elle se fût disposée à bondir ; mais, rassurée en voyant sa maîtresse replacer la chaîne vite autour de son cou, elle fit entendre un cri de plaisir.

— Ma pauvre Saleck, dit la Javanaise, en se laissant tomber sur une pile de coussins, et en prenant la tête de la panthère entre ses petites mains. Ma pauvre Saleck ! ainsi tu as deviné ce que contenait ce petit flacon. Folle ! pour sauver la maîtresse, tu le broierais entre tes dents, et elle se pencha et embrassa l'animal entre les yeux, et tu n'aurais que la mort pour récompense.

Une goutte de ce flacon, Saleck, une petite goutte, grosse comme une larve, et ces muscles deviendraient inertes, ses yeux si brillants se voileraient, et ce cœur si ardent cesserait de battre. Un poison subtil et mortel, continuait-elle, qui a été cueilli lorsque a lune était au zénith, à l'écorce de l'upas, de l'upas dont l'ombre tue. Un poison contre lequel il n'est qu'un antidote, et cet antidote est dans la pierre bleue que Mortagne porte à son doigt.

Tout en continuant à caresser la panthère, elle se souleva, et reprit à haute voix :

— Si je buvais ce poison en sa présence, ici, agenouillée à ces pieds ! étendrait-il la main pour me donner l'antidote ? Désirerait-il que je vive ?

— Non !

La tenture qui cachait la porte se souleva, et Kalu entra dans l'appartement. C'était le Javanais qui avait répondu à la question de Jaguarita, et il répéta son affirmation ou plutôt sa négation en s'élançant près d'elle.

La panthère, faisant entendre un grognement sourd, se retira dans un coin de la chambre, où l'éclat phosphorescent de ses yeux était seul visible.

Le Javanais s'approcha de Jaguarita, et posa la main sur son bras.

— Sœur, dit-il, je t'apporte des nouvelles, de mauvaises nouvelles !

L'Indienne leva vivement les yeux, et le regarda en face.

— Pas de Mortagne ? Il n'y a pas de danger qui le menace ? Parle, Kalu.

Le Javanais le regarda d'un air de reproche, et dit avec amertume :

— Est-il possible, Jaguarita, que cet homme trouve encore place dans ton cœur ?

L'Indienne releva la tête qu'elle avait laissée retomber sur sa poitrine.

— Cet homme, répliqua-t-elle, m'a sauvé la vie. Mais dis-moi, frère, est-il possible qu'on aime ce qu'on veut tuer ?

Le Javanais évita son regard en répondant :

— On ne doit pas hésiter à tuer ceux qu'on aime, si c'est un moyen de les sauver d'un plus grand malheur.

Le bras de Jaguarita, qu'elle avait levé d'un air suppliant, tomba inerte sur son genoux.

— Ah ! dit-elle, d'une voix si plaintive, qu'elle aurait touché tout cœur qui n'aurait pas été de bronze ; je lui dois la vie, mais je lui avais donné tout le dévouement dont mon âme est capable.

Kalu sourit dédaigneusement.

— Tu es une enfant, dit-il, mais il est temps que tu étouffes le feu de ton cœur sous ton orgueil. Le fardeau d'une affection qui

n'est point payée de retour, est dur à porter.

— C'est vrai, dit-elle, et je suis résolue à ne pas traîner plus longtemps une misérable existence, sans joie et sans repos. Mon front est penché vers la terre, tant est grande mon humiliation. Je suis écrasée sous le poids de mes chagrins ! J'ai horreur, oui, Kalu, mon ami, mon frère ! J'ai horreur de la vie.

Elle se leva, et, comme machinalement, sa main tremblante cherchait le flacon qui était suspendu à son cou.

Kalu remarqua ce mouvement, et une lumière étrange brilla dans ses yeux. Il étendit la main, et toucha le flacon de cristal.

— L'opas ! dit-il, avec un sourire infernal. Dans la demeure de l'étranger, c'est le meilleur souvenir que nous puissions avoir de notre patrie. Garde-le bien, Jaguarita, car dans chacune de ses gouttes est la consommation d'une grande vengeance.

L'Indienne, les yeux baissés, ne répondit pas à ces paroles. Elle pensait à Rodolphe Mortagne.

Après un silence de quelques minutes, elle demanda brusquement :

— Suis-je belle, mon frère ? suis-je encore belle ?

— Comme l'étoile qui brille au ciel, répondit Kalu.

— Belle comme... Elle hésita avant de prononcer le nom d'Emma.

— Ta beauté est la beauté de la nuit, dont le manteau brille de l'éclat d'un nombre infini de mondes.

— Et la sienne ?

— Est la beauté dorée de la lune dans toute sa splendeur.

Jaguarita, posant doucement la main sur la poitrine de son frère, le regarda en face.

Sa voix trembla et l'éclat de ses yeux fut voilé par des larmes.

— Crois-tu, Kalu, que si elle n'était pas là il m'aimerait ?

— Non !

La pauvre fille poussa un cri de douleur, et croisa les mains sur son front.

Le Javanais la regarda un moment avec tristesse ; puis, prenant dans les siennes les mains qu'elle lui tendait, il lui dit avec un accent de tendresse peu ordinaire chez lui :

— Ecoute, Jaguarita ! Nous sommes enfants de la même mère, enfants de la même patrie, et dans nos veines coule le sang de la maison princière de Dahô. Sur la tête de cette mère, qui repose maintenant en paix dans le tombeau, par le souvenir de cette patrie que j'aime tant, par le grand Dieu Japara, qui veille sur les destinées de notre race et tient les éléments du bien et du mal dans le creux de sa main, je jure que cet homme ne l'aime pas, qu'il ne l'a jamais aimée.

— Jamais !

Elle se tordit les mains, rejeta sa belle chevelure en arrière, et ses yeux flamboyèrent d'indignation.

Kalu continua :

— La malédiction de Japara est sur cet homme, la vengeance de Dahô le poursuit lentement, mais sûrement, comme la panthère suit sa proie. Il est condamné, Jaguarita ! il est condamné. Tiens-toi donc pour avertie, et abandonne-le à son destin !

L'Indienne lui répondit par un rire plein de menace et de défi.

— Ah ! s'écria-t-elle, tu as trahi ton secret : je vois tout maintenant. Voilà donc pourquoi, toi, prêtre de nos temples, un favori de ces hommes qui demandaient ma vie, tu as quitté la terre de nos pères, pour me suivre dans ce monde au soleil triste et froid. Ce n'était pas par affection pour moi, comme tu me l'avais juré, mais par haine pour lui ! C'est à toi qu'a été léguée la vengeance de Dahô ! et c'est sur sa tête que se sont posées les mains sanglantes des prêtres de Japara ! Allons, c'est justement qu'on t'a nommé Kalu le serpent ! Mais entre la vengeance et cet homme, à qui je dois la vie, s'élève une barrière infranchissable.

— Laquelle ? demanda le Javanais avec calme.

— Ma volonté, et elle est si forte, que je saurai bien couper les griffes du tigre, et poser mon talon sur la tête du serpent.

Elle se dressa devant son frère, pareille elle-même au serpent dont elle parlait, et comme prête à frapper.

Saleck, la panthère, sortit de son coin.

Ses lèvres étaient écartées, sa peau soyeuse était agitée d'un frémissement nerveux, et sa queue flexible battait le plancher.

Elle se glissa doucement et silencieusement vers sa maîtresse, et, les yeux fixés sur Kalu, se coucha à ses pieds.

Les regards du Javanais se portèrent de l'Indienne à la pan-

thère et de la panthère à l'Indienne.

— Race bien protégée, dit-il, avec un sourire, et personne, cependant, n'a plus que toi besoin de protection. Lis !

Il tira de sa poche un papier plié, et le lui tendit.

— Pourquoi lisais-tu ? demanda-t-elle, avec un sourire amer. Tu es mon ennemi, Kalu, et le sien.

— Lis, dit-il, lis, et apprends la valeur de l'homme que tu veux défendre, ou plutôt quel prix il fait de toi !

Jaguarita resta immobile, les bras croisés sur sa poitrine, et le même sourire sur les lèvres.

— Tu ne veux pas lire ? reprit Kalu ; eh bien ! soit. Mais pour te prouver justement la grandeur de mon affection pour toi, affection que tu nies, je vais te dire le contenu de ce papier.

Il s'arrêta, et une impression de pitié passa sur son visage.

— Pauvre Jaguarita, dit-il, écoute et juge ce que vaut cet homme. Ce papier, et il le montra de nouveau, est un ordre de Rodolphe Mortagne à Grabude, le capitaine du Faucon-blanc, actuellement à Pancere, dans une baie, à quelques kilomètres de distance, d'entrer à telle heure, telle nuit, dans la tour de Mortagne, d'y saisir une femme qu'il y trouvera, et de la transporter sur son navire.

Kalu s'arrêta de nouveau.

— Veux-tu connaître le nom de cette femme ? reprit-il, tu te tais ? Eh bien ! je vais te le dire, c'est le tien.

Jaguarita frissonna ; mais ses dents étaient serrées, et ses petites mains étaient serrées contre son sein, pour comprimer son émotion.

— Dois-je te dire quelle sera la destination du Faucon-Blanc, quand il aura sa proie, dit Kalu ? La Havane, où les gens de notre couleur sont venus, comme esclaves, aux Espagnols.

Un cri s'échappa des lèvres de Jaguarita ; mais sans paraître y prendre garde, le Javanais continua :

— Tiens, tu vas entendre les paroles même qu'il a tracées.

Il ouvrit ce papier et lut avec une emphase dédaigneuse ce qui suit :

« La fille à bord, vous mettrez à la voile immédiatement ; et vous ne reviendrez que quand vous l'aurez remise entre les mains de don Bartolo, qui sait payer une pareille marchandise. D'ailleurs, faites votre prix ; j'y ajouterai la récompense que j'ai promise. »

(Signé :) RODOLPHE MORTAGNE.

D'un bond pareil à celui d'une tigresse, Jaguarita sauta sur la lettre, et l'arracha des mains de Kalu.

Un coup d'œil suffit pour la convaincre de la terrible réalité.

— Comment ceci se trouve-t-il dans tes mains ? murmura-t-elle, en se tournant vers Kalu.

— J'avais mes raisons pour soupçonner l'existence de ce papier, et je l'ai trouvé, il est inutile de dire comment, dans la possession du capitaine Grabude.

Une esclave, répéta Jaguarita ; et c'est là l'homme pour qui j'aurais sacrifié ma vie !

Le papier lui glissa des mains, et elle se laissa tomber sur les cuissins, les joues baignées de larmes.

Kalu, qui avait relevé le papier, demeura calme et silencieux ; mais il la regardait avec le sourire d'un homme qui se sentait sûr de son triomphe.

Saleck s'était approchée tout près de sa maîtresse, qui n'était guère moins sauvage qu'elle-même ; elle pressa sa tête ronde contre sa joue, et ses pattes glissèrent, douces comme le velours, sur ses bras et ses mains.

C'était une chose étrange que l'attachement de cet animal pour la Javanaise, cependant, c'était ainsi : pourvu qu'elle lui servit de tabouret pour ses pieds ou d'oreiller pour sa tête, Saleck était contente.

Un quart d'heure s'écoula, durant lequel nul son ne troubla le silence de l'appartement, autre que la lourde respiration de la panthère, et les gémissements de l'Indienne.

Soudain, repoussant doucement Saleck, Jaguarita se leva.

Sa figure était livide dans sa rigidité et son calme était terrible.

Un quart d'heure avait opéré chez elle l'œuvre de tout une vie. Le sentiment de son abandon était tombé comme une pluie de feu sur son cœur, et l'avait flétri dans ces courts instants.

Une pâleur livide sur les joues et sur les lèvres, un éclat fiévreux dans ses yeux, dans ses narines dilatées et frémissantes, trahissaient la violence des passions qu'elle s'efforçait de comprimer.

Sa voix était basse, mais péniblement distincte. C'était la voix de quelqu'un qui pèse chacune de ses paroles, parce qu'il en connaît la portée. C'était la voix, lente qui précède la tempête; c'était la voix du juge qui prononce une sentence.

— Cet homme mourra ! dit-elle.

Pour la première fois, durant leur entrevue, le Javanais ne se posséda pas, et on lut son bonheur dans l'éclat diabolique qui illumina tout son visage.

— Cet homme doit mourir, et il mourra, dit-elle. Il a insulté le dieu de notre race; il a dégradé le nom de notre tribu. Oui ! Jaguarita, à mes mains a été léguée la vengeance de Japura; sur ma tête est le salut de notre race. Humble prêtre j'ai quitté les autels de Java; mais quand j'aurai arrosé leurs cendres du sang de notre ennemi, je deviendrai Panatam Dalio, le nouveau chef de notre tribu.

L'Indienne, qui semblait transformée, tira une dague de sa ceinture, et en baisa la lame, et regardant sa sœur avec des yeux flamboyants.

— Je le jure, dit-il, comme je l'ai juré quand, le front dans la poussière, je reçus la bénédiction de nos prêtres; cet homme mourra !

— C'est juste, répliqua Jaguarita, avec fermeté, mais ce n'est pas par tes mains.

— Par lesquelles, donc ?

— Par les miennes.

— Quand ? demanda le Javanais, vivement, et en faisant un pas vers elle. Il est à Moidrey, en ce moment, s'il n'est pas déjà sur la route de Mortagne ?

L'Indienne frissonna.

— Quand ce capitaine doit-il venir saisir sa proie ?

— Demain, à minuit.

Levant le bras, Jaguarita indiqua une porte.

— Laisse-moi, dit-elle; laisse-moi, mon frère; tu as ma promesse, et je voudrais être seule.

Kalu allait obéir, mais, mu par une pensée soudaine, il s'arrêta, et fixa ses yeux perçants sur l'Indienne.

— J'ai ta promesse, dit-il; mais tu as avoué que tu as de l'affection pour cet homme. Je voudrais avoir ton serment.

Il ôta une espèce d'amulette de son cou, sur laquelle étaient gravés quelques caractères mystiques, et l'étendit vers elle.

D'une main ferme, elle le prit et le porta à ses lèvres.

— Je le jure, dit-elle, par la foi de nos pères.

Kalu s'inclina, comme s'il eût salué une prêtresse dans l'exercice de ses fonctions solennelles, et, après avoir repris l'amulette, quitta l'appartement.

Il n'eut pas plutôt disparu que toute la fermeté de Jaguarita s'évanouit, et elle se jeta sur le parquet, en proie à la douleur et au désespoir.

— Mourir ! oui, il doit mourir, lui, si fort et si brave ! nous mourrons tous deux !

Elle tressaillit et écouta; au même moment Saleck se leva et fit entendre un grognement qui n'était ni de plaisir ni de menace.

(A continuer.)

AVIS

LES Exécuteurs testamentaires de feu Messire Ls. Parant, curé de St. Jean Port-Joli, prient ses débiteurs de prendre des arrangements et ses créanciers de filer leur compte sans délai, afin de clore les affaires de la succession le plus tôt possible. S'adresser pour cela, sur les lieux, à M. Olivier Parant, un des exécuteurs testamentaires soussignés. La vente sera annoncée plus tard.

F. X. DELAGE, Ptre.
F. BUTEAU, Ptre.
O. PARANT.

19 janvier 1871.

A VOINE DE NORVÈGE à vendre à Ste. Anne de la Pocatière, à l'imprimerie de la *Gazette des Campagnes*; à St. Jean Port-Joli, chez M. Octave Dubé, cultivateur. Ceux qui désirent se procurer de cette avoine pour semence, devront profiter du bon marché. Elle se vend 3s. 9d. par minot de 34 livres. Au printemps prochain, elle se vendra le double du prix actuel.

NOTRE-DAME DE LOURDES

PAR HENRI LASSERRE.

Ouvrage honoré d'un bref spécial adressé à l'auteur par Sa Sainteté le Pape Pie IX. Trente-sixième édition, autorisée par Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Montréal et ornée de deux belles gravures. Un beau volume in-8 de 352 pages, venant d'être publié par MM. J. B. Rolland et fils, libraires à Montréal. Prix: broché, 75 centims; relié, \$1.00; avec addition de 12 centims si le volume doit être expédié par la poste. On peut au même prix se procurer ce volume à Ste. Anne de la Pocatière, chez F. H. Proulx, libraire.

Traité élémentaire de Matière Médicale

ET

1870

GUIDE PRATIQUE

1870

des Sœurs de Charité de l'Asile de la Providence publié sous le patronage des Professeurs de Médecine et de Chirurgie, Faculté de Médecine de l'Université Victoria, Montréal. Seconde édition. Montréal, Ersebe Sénécal, Imprimeur-relieur et éditeur, rue St. Vincent, Nos. 6, 8 et 10.

Le volume, format grand in octavo, est de 1500 pages environ. Prix: Pour chaque souscripteur, volume relié, \$4; pour non souscripteur, relié, \$4.

L'ouvrage paraîtra dans le cours du mois de décembre courant. Les lettres devront être adressées à Sœur Mechilde du Saint Sacrement, Asile de la Providence, rue Ste. Catherine Montréal.

R. MORGAN, MARCHAND DE MUSIQUE, ETC.,
à Québec, rue St. Jean,

Offre en vente *La dernière romance française* :

J'AIME!! JE SUIS AIMÉ!!!

Romance par Alexandre Richardt, auteur de la jolie romance "O belle étoile! O chère amie!!

22 décembre 1870.

AUX INVENTEURS

AGENCE GÉNÉRALE pour Brevets d'Invention, Droits d'Auteur, Marques de Commerce, Concessions de brevets, etc., etc. Dessins de tout genre exécutés avec soin sous le plus court délai.

La correspondance peut se faire en français, en anglais ou en allemand.

12 avril 1870.

O'CONNOR & WALKER,

No. 2, rue Rideau, près du Pont des Sapeurs.

Que chaque abonné nous fasse parvenir ce qu'il nous doit pour abonnement, et au 1er avril nous serons en état de pouvoir augmenter la *Gazette des Campagnes* de QUATRE pages que nous consacrerons entièrement à la littérature, laissant les huit autres pages pour l'agriculture. Ainsi vous n'aurez pas à y perdre en payant immédiatement vos arrérages d'abonnement à la *Gazette des Campagnes*.